



Visions de l'euro

● Cet article a plus de 3 mois

## Le secret du Danemark : comment il est devenu le pays le plus confiant du monde - et pourquoi c'est important

Il y a de réels avantages à une société où les gens se sentent suffisamment en

📷 Une mère jouant avec sa fille sur une aire de jeux publique à Nørrebro, à Copenhague.  
Photographie : Valdemar Ren/The Guardian



## sécurité pour laisser leur bébé et leur vélo dans la rue. Comment les Danois ont-ils atteint ce niveau de foi en leurs concitoyens ?

Par [Zoe Williams](#)

mer 22 mai 2024 11:00 CEST

**O** Au fil des ans, le Danemark est devenu la capitale mondiale de la bonne foi. Près de 74 % des Danois pensent que « [l'on peut faire confiance à la plupart des gens](#) » - plus que toute autre nationalité. Sur des indicateurs plus larges, tels que la confiance sociale (faire confiance à un étranger) et la confiance civique (faire confiance à l'autorité), le Danemark obtient également [le meilleur score au monde](#), suivi de près par les autres pays nordiques.

Le politologue [Gert Tinggaard Svendsen](#) affirme que la fiducie représente 25 % de la richesse autrement inexplicable du Danemark. Selon ses calculs, un quart de cette richesse provient du capital physique (moyens de production et infrastructures), l'autre moitié provient du capital humain (le niveau d'éducation et d'innovation de la population), et le dernier quart inexplicable est la confiance : ils ne se poursuivent pas les uns les autres, ils ne gaspillent pas d'argent pour des alarmes antivols, les entreprises concluent souvent des accords verbaux contraignants sans transcrire le contrat. On fait confiance aux personnes qui détiennent le pouvoir dans les institutions danoises - le gouvernement, la police, la justice, les services de santé - pour agir dans l'intérêt de la société, et il y a très peu de corruption.

Même le [site officiel danois](#) l'appelle « la terre de la confiance », en prenant l'exemple des vestiaires sans surveillance de l'opéra. Un meilleur que j'ai vu est la boutique caritative de la Croix-Rouge à Copenhague, qui a un code QR sur la porte. Si le magasin est fermé, vous pouvez télécharger l'application, vous laisser entrer, choisir ce que vous voulez et laisser l'argent sur le comptoir.

Le cliché qui s'est répandu dans le monde entier, bien sûr, est que les Danois sont si confiants qu'ils laissent régulièrement leurs bébés dormir dans des poussettes à l'extérieur des cafés et des restaurants. « Êtes-vous vraiment les gars ? » Je demande à Alma, 21 ans, qui travaille dans un café à Copenhague. « Il y a vraiment des bébés là-bas, endormis ? » Elle hoche la tête en souriant. C'est souvent ce que les étrangers lui demandent. « Bien sûr, pourquoi pas ? Si un bébé pleure dehors, les gens passent la tête et disent : « Est-ce que c'est le bébé de quelqu'un ? »



📷 « Un voleur peut vouloir la poussette, mais il ne veut certainement pas le bébé...  
Photographie : Valdemar Ren/The Guardian

Monica, 28 ans, a son fils de huit mois à l'intérieur avec elle, parce qu'il a faim. Elle a grandi à moitié au Danemark, à moitié aux États-Unis, et est avec une amie, Julie, 30 ans, qui vient des États-Unis. « En ce moment, il y a un voleur de poussette en liberté », dit Monica, arquée. « J'ai lu à ce sujet sur

Facebook. Mais je ne l'enfermerais que s'il était vide ; Un voleur peut vouloir la poussette, mais il ne veut certainement pas le bébé. Et elle ne ressent jamais la moindre trace d'anxiété ? Elle y tient dûment compte. « J'ai parfois peur qu'une vieille dame n'enlève sa couverture pour me dire bonjour. Je suppose que ma plus grande peur pour lui est une interaction sociale non désirée. Si elle en avait un, Julie ne laisserait pas son bébé dehors dans le Bronx, par exemple, dit-elle, mais ce n'est pas seulement à cause du taux de crimes violents là-bas (4 839 incidents pour 100 000 personnes ; Celui du Danemark représente environ **un neuvième** de ce chiffre ; c'est en partie par peur qu'elle ne soit arrêtée pour cela, comme **[l'a fait une femme \(danoise\)](#)** aux États-Unis en 1997.

Les adultes qui se font confiance pour ne pas voler les bébés finissent par se faire confiance autour des enfants plus âgés qui jouent sans surveillance. C'est en partie grâce à ce que Jesse Shapins, un entrepreneur urbain environnemental qui a quitté le Colorado pour s'installer au **Danemark**, appelle « la typologie des blocs - une série d'immeubles d'appartements construits autour d'une cour commune ». Ce style a une longue histoire au Danemark, et ses avantages sociaux ont été stimulés au cours des 30 dernières années par de nombreux investissements municipaux : démolition de structures en béton, plantation d'arbres, donner au domaine public une atmosphère partagée et possédée afin que les gens le traitent et se comportent comme ils le feraient pour leurs maisons privées. Shapins et son partenaire ont vécu partout aux États-Unis et en Europe, mais ils sont maintenant installés à Copenhague. « J'ai ressenti le plus grand degré de liberté pour permettre à mon enfant de bouger et d'opérer tout seul », dit-il. La fille de Shapins a huit ans et fait du vélo seule depuis l'âge de six ans. « L'environnement bâti est vraiment important - il y a beaucoup moins de dépendance à l'égard des voitures et des espaces dominés par les voitures. Mais je dois reconnaître la confiance sociale.



📍 À l'intérieur de l'un des magasins d'occasion de la Croix-Rouge à Nørrebro, qui gère un système basé sur la confiance pour les clients qui arrivent lorsque le magasin est fermé. Photographie : Valdemar Ren/The Guardian

À l'âge de 14 ans, les enfants danois peuvent choisir de s'envoyer à *l'efterskole*, qui ressemble à une école après l'école mais qui est en fait un internat, pour une période d'un à trois ans - vous payez la pension et le matériel, mais c'est subventionné par l'État. C'est l'héritage du poète, pasteur et politicien du XIXe siècle NFS Grundtvig, qui a également créé le lycée populaire (payant, avec des bourses disponibles pour les familles à faible revenu), que les Danois peuvent fréquenter pendant les six mois précédant leur entrée à l'université. Un tiers des Danois choisissent d'aller vivre dans l'une de ces communautés intellectuelles de type kibboutz, où l'urbain côtoie le rural et où les classes sociales se mêlent. « On construit son caractère, on pratique la démocratie, on apprend la société », explique Lea Korsgaard, rédactrice en chef et cofondatrice du journal en ligne Zetland (elle a fréquenté un lycée populaire et est aujourd'hui mariée au directeur d'un lycée). Le fils de Korsgaard, âgé de 14 ans, son aîné, est sur le point de partir pour *l'efterskole*. Pendant le Covid, lorsque les gens chantaient ensemble depuis leurs balcons, c'était à partir du recueil de chansons folkloriques du lycée.

L'université arrive, et il n'y a pas de frais de scolarité. Vous recevez également une subvention de 693 £ par mois ; si vous travaillez également à temps partiel, vous pouvez payer un loyer, qui à [Copenhague](#) est de 450 à 600 £ par mois pour une chambre dans une maison partagée - à la périphérie de la ville, il serait plutôt de 150 £. Je demande à mon photographe, Valdemar Ren, qui a 27 ans, ce qui empêchera les gens d'étudier pour toujours. Sa réponse me fait rire : « Vous n'avez droit qu'à six ans. »

Nous rencontrons un autre jeune homme de 27 ans, également appelé Valdemar, qui joue au basket pendant la pause déjeuner avec deux amis et essaie, pour des raisons inconnues, de prendre une photo du ballon volant à travers le panier. Valdemar est allongé, le visage et le téléphone directement sous le cerceau. « N'avez-vous pas peur d'être frappé au visage ? » Je demande. « Un peu inquiet, mais je lui fais confiance. » Est-ce que vous tous mettez ça, je me demande. De la vie à Copenhague, il dit : « On a le sentiment que les gens ont de la bonne volonté. Je pense que c'est une réaction descendante. Nous avons un système qui nous soutient et qui crée la base de notre confiance les uns envers les autres.

« Notre société de protection sociale, en tant que système, était une idée très ambitieuse il y a 50 ou 60 ans, alors qu'elle était à son apogée », explique Franciska Rosenkilde, dirigeante du parti progressiste/vert L'Alternative. Celui-ci a été fondé en 2013 par Uffe Elbæk, qui, avant le Brexit, a été vu prononcer un discours magistral sur ce que l'on peut dire d'une société en se basant sur le fait que si un vélo est renversé sur le trottoir, les gens le ramassent ou non. On pourrait probablement décrire toute l'histoire de la confiance au Danemark à travers sa relation avec la bicyclette : la foi des gens que leurs enfants ne feront pas de mal ; le fait que personne n'attache vraiment son vélo à quoi que ce soit - ils mettent simplement un petit antivolt de roue et espèrent que tout ira bien ; les « avantages significatifs de la qualité de vie et de la durabilité » du vélo, dit Shapins, « ce qui n'est pas quelque chose d'altruiste. C'est parce que nous en avons fait le moyen le plus simple et le moins cher de se déplacer dans la ville.

Quoi qu'il en soit, revenons à l'État-providence : « Il était fondé en grande partie sur la confiance mutuelle », dit Rosenkilde. Le Danemark a un modèle universel de bien-être, qui soutient que tous les citoyens ont droit à certains avantages et services fondamentaux. Au Royaume-Uni et aux États-Unis, nous avons un « modèle résiduel » : des prestations minimales pour les plus pauvres et des services squelettiques pour tout le monde, sauf les plus riches. « Je pense que l'idée que les gens sont aussi égaux que possible est à la base de cette confiance », poursuit Rosenkilde. « Nous avons cette connectivité parce qu'il n'y a pas beaucoup de gens qui sont très pauvres ou très riches. » L'égalité, dit Rosenkilde, a diminué au cours des trois dernières décennies, alors que le Danemark est pris dans le frein néolibéral du globe : son [coefficient de Gini](#) a augmenté, mais selon cette mesure, il reste le sixième pays le plus égalitaire de l'OCDE.

« Une nation est une communauté imaginée », dit Korsgaard. « Qu'est-ce que cela signifie ? Cela signifie que je suis capable de me considérer comme faisant partie d'une communauté avec quelqu'un que je ne connais pas. Et pour ce faire, ils doivent me ressembler plus ou moins. Ils ne peuvent pas être très différents quand il s'agit de classe.

Mais est-ce seulement l'homogénéité de classe qui cimente les liens sociaux ? Ou tout le monde doit-il aussi être à peu près le même à d'autres égards ? Shapins déclare : « Le facteur que vous devez reconnaître dans ce sujet de confiance qui peut devenir un peu inconfortable, c'est que le Danemark a une population de 5 millions d'habitants. Jusqu'à récemment, c'était assez homogène, et beaucoup de Danois ont des liens assez enracinés dès leur plus jeune âge.

« Ils sont tous allés à l'école ensemble, ce qui rend la création de liens plus difficile. Le pays s'est vraiment efforcé de donner un sens à l'identité danoise, et à la disponibilité de cette identité pour quelqu'un qui n'est pas né au Danemark.



📷 Un couple joue avec ses petits-enfants dans un parc de Nørrebro, à Copenhague. Photographie : Valdemar Ren/The Guardian

Bijoe, 50 ans, et Kris, 29 ans, prennent une bière dans la « ville libre » anarchique de Christiania, au milieu de Copenhague. Ils sont tous les deux originaires du Népal. « Les Danois ne sont pas racistes du tout », dit Bijoe, « mais la politique danoise est très raciste. » L'exemple marquant est la « liste des ghettos », qui a commencé en 2010, et a fixé un seuil de 50 % de migrants (de première ou de deuxième génération) pouvant vivre dans une zone au-dessus de laquelle elle a été classée comme « ghetto », ce qui a déclenché des expulsions massives et une régénération (le terrain de basket où Valdemar jouait se trouve à Mjølnerparken, qui a été **désigné ghetto** en 2020, et est maintenant, après les expulsions et la régénération, plein de mecs blancs jouant au basket-ball).

Korsgaard le dit clairement : « Nous étions tellement habitués à cette idée de nous-mêmes en tant que nation : nous étions chrétiens, nous étions blancs, nous étions égaux, nous parlions danois. » Tout ce siècle a été déchiré par les questions d'inclusion et d'intégration, et de nombreux Danois présenteront la politique du ghetto comme une question de perspective : d'un certain point de vue, sans aucun doute, elle semble incroyablement raciste ; d'un autre, il essaie d'éradiquer des poches de privation. Les autres critères d'un ghetto sont des taux de chômage et de criminalité supérieurs à la moyenne et un niveau d'éducation inférieur à la moyenne. Personne ne s'est retrouvé sans abri à la suite de cette régénération.

Un engagement en faveur de l'égalité doit-il signifier un groupe interne et un groupe externe ? « Il faut absolument reconnaître le point d'interrogation au cours des prochaines décennies de l'évolution de la confiance au Danemark », a déclaré Shapins, « alors que vous continuez à avoir une évolution de la migration et de l'appartenance. » Le Danemark a connu, dit Korsgaard, « une période douloureuse dans l'histoire récente, où nous avons dû renégocier : « OK, vous pouvez faire partie de cette communauté, même si vous n'êtes pas blanc, même si votre langue de naissance n'est pas le danois », et heureusement, je pense que c'est plus ou moins réglé. »

Quoi qu'il en soit, cet accord s'est déroulé pendant la pandémie, au cours de laquelle le Danemark avait des règles de confinement mais pas de couvre-feux, peu d'anti-vaxxers, une faible polarisation politique autour de la gestion du Covid, peu de désinformation et un « *samfundssind* » (esprit communautaire) élevé. C'est l'un des seuls pays au monde où l'espérance de vie **a augmenté** en 2020. Beaucoup de gens voient des points positifs dans l'après-coup : les restaurants et les bars sont plus pleins ; Monica dit que la période d'isolement a rendu les gens plus sociables. Il y a une gueule de bois politique particulière à cause de **l'abattage des visons**, qui a touché beaucoup de visons (15 millions) mais pas beaucoup d'agriculteurs (environ 1 000), mais qui a conduit à une conversation grandissante sur le déficit démocratique

